

Autour du Titanic Quelle galère!

Alain Charbonneau

Number 91, Spring 1998

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/23657ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Charbonneau, A. (1998). Autour du Titanic : quelle galère! *24 images*, (91), 63–64.

AUTOUR DU TITANIC QUELLE GALÈRE!

PAR ALAIN CHARBONNEAU

Synthèse du film catastrophe à forte magnitude et du mélodrame lacrymogène façon David Lean, raccord flamboyant de l'image numérique et de la séquence hollywoodienne traditionnelle, le *Titanic* de James Cameron périmé en un peu plus de trois heures toutes les représentations de la tragédie qui lui ont pavé la voie et dont il se donne pour la somme insubmersible. C'était l'occasion de rappeler que sur les écrans du siècle qui s'achève, le navire qui n'avait ja-jà-jamais navigué aura servi toutes les causes et prêté à toutes les métaphores.

Dorothy sauvée des eaux

Le nom de Dorothy Gibson ne vous dira rien. Il ne figure dans aucun dictionnaire du cinéma courant et il faut appartenir à l'armée de terre des historiens du 7^e art pour pouvoir lui coller un visage et une filmographie. En revanche, tous les «titanologues» un peu compétents vous diront que le 10 avril 1912, cette actrice (de troisième classe) s'est embarquée (en première) à bord du *Titanic* et qu'elle comptait au nombre des sept cent cinq rescapés du naufrage, survenu quatre jours plus tard. La traversée se serait même pour elle prolongée un peu au-delà de New York, jusque dans les bureaux d'Eclair Moving Picture Company, dont elle convainc alors le directeur de réaliser presto un film inspiré de sa récente mésaventure. Un mois jour pour jour après l'incident, ce qui pour l'époque suppose un rythme stakhanovien de produc-

tion, *Saved from the Titanic* sortait sur les écrans d'une Amérique encore sous le choc.

Je n'ai pas vu le film et ne le verrai probablement jamais, puisqu'il s'agit d'une épave et que le cinéma est un océan terriblement capricieux¹. L'existence de ce court métrage d'une dizaine de minutes, signé par un parfait inconnu du nom d'Étienne Arnaud, n'est attestée que par quelques documents d'archives et par les commentaires des critiques du début du siècle. On sait notamment que Dorothy Gibson, drapée pendant toute la durée du tournage dans la robe qu'elle portait au moment de l'événement, interprétait le rôle d'une survivante traumatisée, dont le récit impressionne vivement les parents, mais dont le prétendant est par malheur un enseigne de la U.S. Navy. Craignant pour sa fille, la mère somme ce dernier de choisir entre la femme qu'il aime et le métier qu'il pratique mais l'homme ne cédera pas au chantage, et ce sens du devoir à accomplir lui vaudra l'estime du père, qui lui accordera finalement la main de sa fille.

Patriotard à souhait, le scénario servait moins la mémoire des naufragés que la propagande de la marine américaine². Comme il n'était pas question de reconstituer la scène primitive du désastre — il aurait fallu pour cela embaucher Méliès et qui sait par quel fond le paquebot aurait alors été envoyé — la réalisation tabla entièrement sur la présence de l'actrice à l'écran. L'affiche se libellait en ces termes, qui ne manquent pas d'ironie, s'agissant d'un film muet: «Miss Dorothy Gib-

son, a survivor of the sea's greatest disaster, tells the story of the shipwreck, supported by an all-star cast, on the film marvel of the age». À lire le synopsis, on devine que cette chronique dut être singulièrement étiéque mais qu'importe: plus qu'une fiction, *Saved from the Titanic* était le reliquaire d'un corps naufragé.

La rapidité avec laquelle on le réalisa témoigne néanmoins de la fascination que le naufrage exerça sur la population. Les images filmées du Léviathan firent à l'époque l'objet d'un commerce d'autant plus lucratif qu'elles étaient relativement rares. La demande était si forte que les agences d'actualités n'hésitèrent pas à trafiquer des bandes qu'elles avaient en stock, en gommant soigneusement sur pellicule le nom du *Mauritania* ou de l'*Olympic*: aujourd'hui encore, certaines

de ces copies apocryphes passent pour des archives authentiques. Quant aux bobines de Noël Malachard, le caméraman que la direction de *Pathé-Journal* avait affecté à la couverture de la traversée, elles gisent toujours par quatre mille mètres de fond.

Genèse du docudrame

On tient en général le *Titanic* de Jean Negulesco (1953) pour le premier spécimen du film catastrophe, un genre qui acquerra ses lettres de noblesse dans les années 70 pour les perdre presque aussitôt dans la décennie suivante. En réalité, le film fixe les contours du docudrame, qui fera plus tard les choux gras de la télévision et dont le *reality show* constitue de nos jours la forme «cétenisée». Les péripéties de la traver-

EXTRA, TUESDAY, MAY 14 SAVED FROM THE TITANIC



ECLAIR'S WORLD SENSATION

MISS DOROTHY GIBSON, a survivor of the sea's greatest disaster, tells the story of the shipwreck, supported by an all-star cast, on the film marvel of the age " " " "

ART POSTERS, PHOTOS and HERALDS ARE READY

TUESDAY
MAY 14

ECLAIR FILM CO.
PORT LEE, NEW JERSEY
Sales Company, Sole Agents

TUESDAY
MAY 14

L'affiche du tout premier film à avoir été tourné sur le naufrage du célèbre transatlantique, *Saved from the Titanic* sorti sur les écrans un mois jour pour jour après la tragédie. La comédienne Dorothy Gibson, l'une des sept cent cinq rescapés du naufrage, y interprétait le rôle principal.

sée servent bien d'écrin à une histoire de divorce et de chantage sur la garde des enfants, mais leur intégration à la ligne dramatique qu'on a louée chez Cameron est ici pratiquement nulle. En fait, le film consolide la réputation de spécialiste du mélodrame dit « féminin » que le réalisateur du *Mask of Dimitrios* s'est taillée en travaillant avec Joan Crawford sur *Humoresque* et Jane Wyman sur *Johnny Belinda*. Cette fois, c'est Barbara Stanwyck qu'il dirige dans le rôle d'une mère de famille énergique, qui veut élever ses deux enfants en Amérique et qui décide de fuir et l'Angleterre et son mari (qui la rattrapera) à bord du Titanic.

Tourné entièrement en studio, ce *Titanic* ne se démarque guère de la production hollywoodienne *main stream* des années 50, mais le scénario, qui valut un Oscar à ses trois auteurs, est d'une

étonnante liberté de ton. Le film est aussi le premier à tisser en filigrane une allégorie sur l'opposition entre l'Ancien et le Nouveau Monde. Ce n'est point un hasard, en effet, si c'est le mari dandy, très british, un peu wildien un peu sang bleu, qui périt dans le naufrage avec le fils qu'il a forgé à sa propre image comme si Clifton Webb, qui interprète le rôle avec l'élégance qu'on lui connaît,

restait l'intraitable Pygmalion de *Laura*. Point un hasard non plus si, aux premières loges des canots de sauvetage, on retrouve la mère qui ne croit plus aux vertus de l'éducation à l'anglaise, la fille qui vit une idylle avec un *golden boy* de la East Coast (tiens, tiens) et une Américaine pleine aux as, calquée de toute évidence sur Molly Brown³. Et la scène fameuse où Stanwyck tétanise Webb en lui apprenant que leur fils est un bâtard renvoie de la vieille Europe l'image d'une terre stérile et monolithique, condamnée à être engloûtie avec le produit de ses rêves.

L'approche documentaire

Après un passage en douce à Hollywood et avant une collaboration fructueuse avec la Hammer dans les années 60, Roy Ward Baker réalise, en 1958, ce qui aura été jusqu'à tout récemment la meilleure transposition cinématographique de la catastrophe. La publication, trois ans auparavant, du livre de Walter Lord, *A Night to Remember*, avait relancé la *titanicmania* aux États-Unis et s'était même accompagnée d'une recon-

stitution à très gros budget pour la télévision. En Angleterre, la Rank, qui connaissait des difficultés financières, ne voulut pas être en reste et vit dans une adaptation à l'anglaise de l'ouvrage un moyen de renflouer sa caisse. Elle passa la commande à Baker, qui s'adjoignit comme scénariste l'écrivain populaire Eric Ambler.

La version de Baker se situe aux antipodes de celle de Negulesco. Ici, pas de mélodrame, pas même de

personnages principaux, mais la récréation aussi fidèle que possible des circonstances de la tragédie et l'évocation très réaliste du naufrage. À peu près tout ce que l'on sait aujourd'hui des dernières heures du Titanic, notamment sur l'évacuation prioritaire des passagers de première classe, figure d'ores et déjà dans *A Night to Remember*. Réalisé à une époque en proie au syndrome du cataclysme nucléaire, le film montre les dysfonctionnements de la technique, mais nous rassure en même temps sur sa validité en mettant l'accent sur la longue chaîne de bévues, hasards et erreurs humaines qui ont précipité le transatlantique vers l'abîme. La mise en scène est démonstrative mais efficace et l'absence presque totale de musique dans la première moitié du film remplit parfaitement la double fonction qui lui est assignée: désamorcer la progression dramatique et maintenir la tension de l'attente de ce qui va se produire. Fanfare du prévu pour les spectateurs, murmure de l'imprévisible pour les personnages, ce silence a son refrain, martelé avec ironie au fil des dialogues: «But it's *unsinkable!*» *It was, indeed.* ■



Titanic de Jean Negulesco (1953), premier spécimen du film catastrophe.

NOTES

1. Tout ce qui concerne ici *Saved from the Titanic* est extrait de l'ouvrage fort instructif de Frank Thompson, *Lost Film. Important Movies That Disappeared* (Carol Publishing Group, 1996). La sortie de *Saved from the Titanic* a devancé celle de *Dans la nuit et la glace* de Mime Misu, tourné à Berlin en juin 1912, dont on a retrouvé une copie tout récemment et que les médias ont présentée erronément comme le premier film sur le sujet.
2. L'exploitation idéologique du naufrage ne s'arrête pas là. Pendant la Seconde Guerre mondiale, le cinéma allemand, qui ne reculait devant rien pour ternir l'image de l'ennemi britannique, a produit un *Titanic* version nazie, dénonçant la folie capitaliste anglo-saxonne en la personne de Bruce Ismay, l'armateur véreux du paquebot. Mentionnons également l'affligeant *Raise the Titanic* de Jerry Jameson, un nanar triomphaliste de 30 millions de dollars, typique de l'ère reaganienne, qui sur l'air de *puisqu'on-ne-peut-aller-à-la-montagne-que-la-montagne-vienne-à-nous*, raconte le renflouage du rafirot entrepris afin de récupérer une substance rare nécessaire à la fabrication d'un système de protection contre les frappes nucléaires soviétiques.
3. La sympathique parvenue Molly Brown appartient au folklore titanesque. Sa personnalité gouailleuse (bien rendue ici par Thelma Ritter, comme par Kathy Bates dans le film de Cameron) inspirera à Charles Walters une comédie musicale plus ou moins réussie avec Debbie Reynolds (*The Unsinkable Molly Brown*, 1964).